

12. Laissez-vous attirer par ce qui est humble

L'humilité-charité

Dans son exhortation à l'humilité, saint Paul, disions-nous, établit un rapport particulier entre humilité et charité, si bien, pouvons-nous dire, que si le « texte » nous présente l'humilité comme vérité, le « contexte » nous la présente comme charité et service. L'humilité chrétienne serait incomplète, si on ne tenait pas compte de ce second « visage » qui est le sien et qui fait d'elle une vertu non seulement individuelle et tournée vers soi-même, mais aussi une vertu communautaire et ouverte aux autres. La communauté chrétienne et l'Église sont à l'arrière-plan de toute la parénèse de la lettre aux Romains: « *Car, de même que notre corps en son unité - dit l'Apôtre - possède plus d'un membre et que ces membres n'ont pas tous la même fonction, ainsi nous, à plusieurs, nous ne formons qu'un seul corps dans le Christ, étant, chacun pour sa part, membres les uns des autres, mais pourvus de dons différents selon la grâce qui nous a été donnée* » (Rm 12, 4-6). La charité et l'humilité sont, ensemble, le moyen pour préserver l'unité dans cette diversité de dons et de charismes, de sorte que ceux-ci contribuent non pas à détruire, mais à édifier l'unique corps; aussi l'Apôtre recommande-t-il: « *Que l'amour fraternel vous lie d'affection entre vous, chacun regardant les autres comme plus méritants. Pleins d'une égale complaisance pour tous, sans vous complaire dans l'orgueil, attirés plutôt par ce qui est humble, ne vous complaisez pas dans votre propre sagesse* » (Rm 12, 10, 16).

Là aussi, tout comme précédemment, il nous faut avoir recours au moyen des « harmoniques » pour saisir la véritable et entière portée de la pensée de l'Apôtre. Cette fois-ci il s'agit d'un autre texte de saint Paul qui, sous divers aspects, peut se définir comme un texte « parallèle » à celui de Romains. Il se trouve dans la lettre aux Philippiens: « *Mettez le comble à ma joie par l'accord de vos sentiments; ayez le même amour, une seule âme, un seul sentiment; n'accordez rien à l'esprit de parti, rien à la vaine gloire, mais que chacun, par l'humilité, estime les autres supérieurs à*

soi; ne recherchez pas chacun vos propres intérêts, mais plutôt que chacun songe à ceux des autres. Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus ... » (Ph 2, 2-5). À côté des ressemblances nombreuses et quasi littérales, ce texte présente pourtant des éléments nouveaux par rapport au texte de la lettre aux Romains; ce sont ces éléments qui nous intéressent le plus, car ils enrichissent notre compréhension de l'humilité biblique.

1. L'humilité comme imitation du Christ

Le premier élément nouveau est constitué par le terme même avec lequel l'humilité est désignée. Tandis que dans la lettre aux Romains - a-t-on remarqué - le terme, pour ainsi dire, technique de l'humilité est encore absent du vocabulaire paulinien, il apparaît ici en grand relief. Maintenant on ne parle plus simplement de sobriété (*sofrosunè*) (cf. Rm 12, 3), mais aussi d'humilité (*tapeinofrosunè*) (cf. Ph 2, 3). En employant ce terme composé, qui veut dire sentir (*fronein*) de manière humble (*tapeino*) et que saint Paul semble avoir lui-même inventé, l'Apôtre dénoue l'ambiguïté qui jusqu'alors se trouvait, et qui du reste persiste, dans le terme usuel, employé pour désigner l'humilité, c'est-à-dire dans *tapeinosis*. Ce terme, en effet, peut avoir un sens objectif, selon lequel il indique une petitesse de fait ou de condition (comme dans l'expression « d'humble naissance ») soit un sens subjectif, selon lequel il indique le sentiment que l'on a d'être petit, ou mieux encore, la volonté que l'on a de se faire petit. Par ce nouveau terme, saint Paul place clairement l'accent sur l'humilité intérieure, ou du cœur, c'est-à-dire sur ce que nous appellerions aujourd'hui la vertu d'humilité.

L'autre élément nouveau concerne le **motif** de l'humilité, ou son fondement; autrement dit, le

« pourquoi » de l'humilité. Dans l'optique de la lettre aux Romains, la réponse était : il faut être humble parce que l'humilité est vérité. Ce motif garde toute sa valeur ; toutefois, un autre motif, absolument nouveau vient s'y ajouter qui est l'imitation du Christ : « *Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus, Lui qui ... s'humilia* » (Ph 2,8). Ici le motif principal de l'humilité n'est plus une idée, mais une personne, ce n'est plus un principe abstrait, mais un événement : « *Il s'humilia* ». Nous assistons ici au phénomène de la christianisation des vertus. Les vertus sont commandées moins par le principe de la « droite raison » que par la personne concrète du Christ et de son mystère pascal ; leur fondement principal ne se trouve pas dans la philosophie, mais dans l'histoire, non dans la **sagesse** (*sophia*) - pour employer le langage de saint Paul - mais dans le **kérygme**. C'est ainsi que la loi devient Évangile et que les œuvres deviennent grâce. D'œuvre de l'homme qu'elle était, l'humilité est devenue désormais œuvre de Dieu, que l'homme doit reproduire. Dieu a agi avec nous comme un papa qui veut apprendre à son enfant à faire une chose donnée, par exemple à dessiner une maison. D'abord il lui donne des indications, une feuille de papier, des couleurs... L'enfant essaye à plusieurs reprises, mais n'y arrive pas. Alors, le papa prend la feuille de papier et fait lui-même, en présence de l'enfant, le dessin, puis dit à l'enfant de le reproduire. C'est ainsi que Dieu a fait avec nous : d'abord, dans la loi, il nous a indiqué l'humilité comme une œuvre à accomplir, mais ensuite, dans l'Évangile, il nous a donné l'humilité comme une œuvre à imiter. Dieu ne dit plus à l'homme, comme il disait sous la loi : « Va occuper la dernière place ! », mais il lui dit : « Viens occuper la dernière place ! » Il ne le pousse pas seulement à l'humilité, il l'y attire : « *Mettez-vous à mon école - dit-il par la bouche du Christ - car je suis doux et humble de cœur !* » (Mt 11, 29).

Mais alors, l'humilité n'est-elle plus la recherche de la vérité ? Bien sûr qu'elle est recherche de la vérité, mais de la nouvelle vérité de l'homme, qui est le Christ Jésus. Non plus

une vérité uniquement rationnelle ou existentielle, mais aussi objective, historique. Nous savons par le dogme que le Christ est « vrai homme », ou « homme parfait » et ceci - à la lumière de l'histoire du salut - veut dire qu'il est la réalisation de la vraie humanité. Jésus est l'homme vrai et il est l'homme nouveau, car il est l'homme qui a « restitué à Dieu son pouvoir », l'homme qui ne cherche pas sa propre gloire et qui pour cela est pure « *louange de la gloire de Dieu* » (cf. Ep 1, 14). Jésus est la véritable et parfaite « *image de Dieu* » (Col 1, 15).

Dans le Christ nous trouvons désormais la synthèse de toutes les « raisons » de l'humilité. Il y a - disais-je - au moins deux raisons d'être humble : l'une qui réside en nous, l'autre qui réside en Dieu. Une raison, pour ainsi dire, anthropologique, et une raison théologique. La raison anthropologique, négative, est celle qui se fonde sur la connaissance de soi et de son propre néant et que j'ai essayé d'illustrer dans le chapitre précédent ; la raison théologique, positive, est celle qui se fonde sur la connaissance de Dieu, de sa majesté infinie, de sa bonté et de sa sainteté. Quand Dieu se révèle, l'homme prend conscience de sa nullité, il devient spontanément humble. L'humilité d'Isaïe, lorsque, dans le temple, il eut la vision de la gloire de Dieu, est une humilité de cet ordre, c'est-à-dire surnaturelle. Le prophète n'eut pas besoin de faire une longue et profonde réflexion sur lui-même, pour savoir ce qu'il était ; la simple présence de la majesté de Dieu, d'un seul coup, le mit en état d'humilité et il s'écria : « *Malheur à moi, je suis perdu ! car je suis un homme aux lèvres impures* » (Is 6, 5). Quand Simon Pierre, sur le lac de Tibériade, vit la puissance de Dieu à l'œuvre, dans la pêche miraculeuse, il entra lui aussi dans un état d'humilité surnaturelle et dit : « *Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur !* » (Lc 5, 8). Même l'humilité de Marie eut ce motif « divin » : Marie se vit elle-même si petite et insignifiante, simple et pauvre devant son Dieu, que cette crainte révérencielle la remplit toute d'humilité. Ce motif d'humilité est parfait et durera toujours. Les bienheureux, au ciel, ne sont pas humbles à

la vision de leur misère et de leur péché, mais ils sont humbles à la vision de la suprême perfection et sainteté de Dieu.

Il existe donc, selon la Bible, deux motifs qui, dans des directions opposées, poussent à l'humilité: un qui part de l'homme et l'autre de Dieu, un qui consiste dans la connaissance de soi et l'autre qui consiste dans la connaissance de Dieu. Mais ces deux motifs - anthropologique et théologique - se sont désormais fondus en un seul; en Jésus-Christ qui, dans la même personne est à la fois Dieu et homme, nous avons le motif complet et définitif de l'humilité: le motif christologique.

2. L'humilité comme service

À ce nouveau motif de l'humilité qui est l'imitation du Christ, correspond également une nouvelle direction, ou champ d'action, de l'humilité; c'est ce que nous avons à découvrir maintenant à travers la Parole de Dieu. Dans l'Évangile, Jésus nous dit: « *Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur!* » (Mt 11, 29). Mais en quoi Jésus nous dit-il d'imiter son humilité? En quoi Jésus a-t-il été humble? En parcourant les Évangiles, jamais nous ne trouvons le moindre aveu de faute de sa part, ni lorsqu'il converse avec les hommes, ni lorsqu'il converse avec le Père. Ceci - dit en passant - est une des preuves les plus cachées, mais aussi des plus convaincantes, de la divinité du Christ et de l'unicité absolue de sa conscience. Une telle conscience d'innocence ne se rencontre en aucun saint, en aucun « grand » de l'histoire, ni en aucun fondateur de religion. Tous, plus ou moins, reconnaissent avoir commis quelque erreur et avoir quelque chose à se faire pardonner, au moins par Dieu. Gandhi, par exemple, avait une conscience très aiguë d'avoir pris, en certaines occasions, des positions erronées; lui aussi avait ses remords. Jésus jamais. Lui seul peut dire en s'adressant à ses adversaires: « *Qui d'entre vous me convaincra de péché?* » (Jn 8, 46). Jésus proclame qu'il est « *Maître et Seigneur* » (cf. Jn 13, 13), qu'il est plus grand qu'Abraham, que

Moïse, que Jonas, que Salomon. Où est donc l'humilité de Jésus, qu'il puisse dire: « *Apprenez de moi que je suis humble* »? Nous découvrons là une chose importante. L'humilité ne consiste pas principalement dans le fait d'être petits, car on peut être petit sans être humble; elle ne consiste pas principalement à se sentir petits, car on peut se sentir petit et l'être réellement, et ce serait là de l'objectivité, pas encore de l'humilité, sans compter que le fait de se sentir petits et insignifiants peut naître aussi d'un complexe d'infériorité et conduire au repliement sur soi et au désespoir, plutôt qu'à l'humilité. En soi, l'humilité, à son degré le plus parfait, ne consiste donc pas à être petits, ni à se sentir petits, mais à se faire petits! L'humilité la plus grande n'est pas l'humilité **objective**, ni même l'humilité **subjective**, mais l'humilité **opérative**.

L'humilité parfaite consiste donc à se faire petits, et à se faire petits, non pour quelque nécessité ou utilité personnelle, mais par amour, pour « exalter » les autres. Telle a été l'humilité de Jésus; il s'est fait petit jusqu'à « s'annuler » pour nous. Ce que l'Apôtre nous dit de la pauvreté du Christ éclaire aussi son humilité: « *Pour vous il s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de vous enrichir par sa pauvreté* » (2 Co 8,9). Comme on le voit, l'humilité révélée par Jésus est une descente, moins dans les pensées, les paroles ou les sentiments, que dans les faits. Faisant allusion à notre texte de Philippiens 2,6 s., Tertullien dit que, DANS L'INCARNATION, DIEU A FAIT COMME CE ROI QUI AVAIT UNE PIERRE PRÉCIEUSE ENCHÂSSÉE DANS UN ANNEAU D'OR, LEQUEL, UN JOUR, TOMBA DANS UN CLOAQUE. LE ROI REVÊT ALORS UN VÊTEMENT VIL ET DESCEND DANS LE CLOAQUE; IL SE PLONGE DANS LE LIQUIDE IMMORTEL, REPÊCHE SON ANNEAU, LE LAVE AVEC DE L'EAU ET LE MET À SON DOIGT, AFIN QU'IL BRILLE À NOUVEAU DANS SA MAIN ROYALE. LA PIERRE PRÉCIEUSE - EXPLIQUE L'AUTEUR - C'EST L'ÂME DE L'HOMME, L'ANNEAU C'EST SON CORPS, TOMBÉS L'UNE ET L'AUTRE DANS LE CLOAQUE DU PÉCHÉ; JÉSUS EST LE ROI QUI S'EST REVÊTU D'UN VÊTEMENT DE SERVITEUR, QUI EST DESCENDU EN CE MONDE DE PÉCHÉ, QUI A RETROUVÉ L'HOMME, QUI L'A LAVÉ DANS L'EAU DU BAPTÊME ET L'A EMMENÉ

AVEC LUI AUPRÈS DU PÈRE (Tertullien, *Framm.* IV ; CCL 2, p. 1335). J'ai donné, dans le chapitre précédent, l'exemple du pêcheur de perles ; Jésus lui aussi - peut-on dire - s'est fait pêcheur de perles, mais la perle qu'il cherchait en s'abaissant, ce n'était pas lui-même, mais l'homme ; ce qui l'a attiré vers le bas n'est pas, comme pour nous, une exigence de vérité, mais une exigence de charité.

L'humilité de Jésus, c'est l'humilité qui vient de Dieu, qui a en Dieu - et non dans l'homme - son modèle suprême. En effet, Dieu n'est pas petit, il ne se sent pas petit, mais il s'est fait petit, et il s'est fait petit par amour. Les Pères de l'Église utilisaient, à ce sujet, le terme « condescendance » (*synkatabasis*) qui indique deux choses : le fait que Dieu s'abaisse, qu'il descend et, en même temps, le motif qui le pousse à le faire : son amour pour l'homme. De là où il se tient, Dieu ne peut pas « s'élever » ; rien n'existe au-dessus de lui. Si Dieu sort de lui-même et agit en-dehors de la Trinité, ce ne peut être qu'en s'abaissant et en se faisant petit ; en d'autres termes, ce ne peut être, de sa part, qu'humilité. Toute l'histoire du salut, à cette lumière, nous apparaît comme l'histoire des humiliations successives de Dieu : lorsque Dieu crée le monde il « descend », lorsqu'il s'adapte au balbutiement du pauvre langage humain et inspire la Bible il « descend », lorsque Dieu s'incarne, c'est la suprême humiliation de Dieu, couronnement de toutes les autres : « REGARDEZ, FRÈRES, L'HUMILITÉ DE DIEU ! », s'écriait dans l'étonnement saint François d'Assise. « CHAQUE JOUR IL S'HUMILIE, EXACTEMENT COMME À L'HEURE OÙ, QUITTANT SON PALAIS ROYAL, IL S'EST INCARNÉ DANS LE SEIN DE LA VIERGE » (*Adm. 1* et *Lettre à tous les frères*). Dans les *Louanges du Dieu Très-Haut* écrites de sa main et qui sont conservées à Assise, le même saint, énumérant les perfections de Dieu (« TU ES SAINT. TU ES FORT. TU ES UN ET TRINE. TU ES AMOUR, TU ES CHARITÉ. TU ES SAGESSE ... »), à un moment donné, ajoute : « TU ES HUMILITÉ ! » Il a ainsi donné une des définitions les plus simples et les plus belles de Dieu : Dieu est vraiment humilité ! Dieu seul est vraiment humble. Nous devons être humbles pour ce motif, le plus pro-

fond de tous : « ressembler » à notre Père, et non au « père du mensonge » qui, au contraire, tend toujours à « s'élever », à placer son trône dans les cieux.

À présent, nous savons ce que veut dire la parole de Jésus : « *Apprenez de moi que je suis humble.* » C'est une invitation à nous faire petits par amour, à laver, comme lui, les pieds de nos frères. En Jésus, cependant, nous voyons aussi combien ce choix est sérieux et radical. En effet, il ne s'agit pas pour lui de descendre et de se faire petit une fois ou l'autre, comme un roi qui, de temps en temps, dans sa générosité, daignerait descendre au milieu de son peuple et même le servir en quelque chose. Jésus s'est fait « petit », comme il « s'est fait chair », c'est-à-dire de manière stable, jusqu'au bout. Il a choisi d'appartenir à la **catégorie** des petits et des humbles. « *Doux et humble de cœur* », cela veut dire aussi qu'il appartient au peuple des humbles et des pauvres de Dieu. De cette humilité que j'ai appelée opérative, ou active, naît une nouvelle objectivité, c'est-à-dire une nouvelle condition d'humilité qui n'est plus seulement héritée, imposée ou subie, mais librement choisie et qui consiste à se faire petit avec les petits et à se placer du côté des petits.

Il y a un mot qui résume ce nouveau visage de l'humilité : c'est le mot service. Un jour - lisons-nous dans l'Évangile - les disciples avaient discuté entre eux pour savoir qui était « le plus grand » ; alors Jésus, « s'étant assis » - comme pour conférer plus de solennité à la leçon qu'il s'appropriait à donner -, appela à lui les Douze et leur dit : « *Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous* » (Mc 9, 35). Celui qui veut être le « premier » qu'il soit le « dernier », c'est-à-dire qu'il descende, qu'il s'abaisse ; mais aussitôt il explique ce qu'il entend par « le dernier » : qu'il soit le « serviteur » de tous. L'humilité proclamée par Jésus est donc service. Dans l'Évangile de Matthieu, cette leçon est renforcée par un exemple : « *C'est ainsi que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir* » (Mt 20,28). Que de choses nouvelles sont contenues dans ces simples paroles

sur l'humilité, où s'opère, entre autres une parfaite réconciliation entre les deux vertus d'humilité et de magnanimité. Les Grecs - et pas seulement eux - méprisaient l'humilité, car ils la considéraient comme contraire à la magnanimité, c'est-à-dire au désir de penser et de réaliser de grandes choses, et d'y exceller. Ce problème n'a pas cessé d'importuner, au long des siècles, même les penseurs chrétiens, qui ont eu recours parfois à des solutions de compromis, comme si l'humilité était à mi-chemin entre la magnanimité et la pusillanimité, jusqu'à arriver, en certains cas, à situer la vertu de magnanimité au-dessus de l'humilité elle-même. D'après l'Évangile, c'est précisément l'humilité qui est la mesure de la magnanimité: « *Celui qui veut être le premier ...* » ; « *Celui qui veut devenir grand parmi vous ...* » (Mt 20, 26): il est donc permis de vouloir « être premier » et de vouloir faire de grandes choses. Seulement, c'est la manière d'y parvenir qui a changé avec l'Évangile: cela ne se réalise plus aux dépens des autres, par la domination, à la façon des grands des nations, mais au contraire, à l'avantage des autres. L'Évangile a renversé l'échelle des valeurs, par rapport à l'ancienne échelle, établie et consolidée par le péché. Il en est entre magnanimité et humilité comme entre sagesse et folie: il faut se faire fous pour devenir véritablement sages (cf. 1 Co 3, 18); il faut se faire petits pour devenir véritablement grands. Les saints, eux, ont réalisé cette magnanimité nouvelle et supérieure qui ne se mesure pas seulement aux choses accomplies, mais aussi et surtout à l'intention avec lesquelles elles sont accomplies, c'est-à-dire à l'amour. Ils ont été magnanimes à la manière divine, et non à la manière humaine.

3. L'humilité et les charismes

Le domaine privilégié où cette humilité-charité révélée par le Christ peut s'exercer, c'est, d'après l'Apôtre - disions-nous au commencement - la communauté chrétienne. Ne pas chercher son intérêt mais celui des autres, ne pas chercher à se satisfaire soi-même, mais le pro-

chain, mettre les autres au-dessus de soi: ce sont des phrases qui rappellent l'invitation de Jésus à se faire serviteur de tous. Le passage de l'humilité à la charité se fait, avant tout, à travers un usage correct des charismes: « *Étant pourvus de dons (charismata) différents selon la grâce qui nous a été donnée* » (Rm 12, 6), l'humilité-charité est la condition pour que cette grâce donnée à chacun ne se disperse pas, mais serve à construire « *un seul corps dans le Christ* » (Rm 12, 5). « *Chacun selon la grâce (charisma) reçue, mettez-vous au service (diakonia) les uns des autres* » (1 P 4, 10). Puisque le charisme est donné pour le service, il ne peut être gardé que par l'humilité. Je voudrais, à ce sujet, montrer premièrement comment l'humilité garde les charismes et, deuxièmement, comment, en sens inverse, les charismes gardent l'humilité.

Voyons donc d'abord comment **l'humilité garde les charismes**. De même que notre corps dans son unité possède plusieurs membres, ainsi nous - dit l'Apôtre - bien qu'étant spirituellement un seul corps, nous possédons des charismes différents. Il énumère alors quelques-uns de ces charismes: certains ont le don de prophétie, d'autres un ministère, d'autres le service, d'autres l'enseignement, d'autres l'exhortation. Il y a celui qui préside, celui qui exerce la miséricorde, et ainsi de suite (cf. Rm 12, 6-8). Ce ne sont pas là des dons comme les autres ou de simples talents humains; les croyants ont entre les mains un trésor, dit saint Paul; les charismes sont des opérations de l'Esprit Saint, des étincelles du feu même de Dieu qui nous sont confiées, pour l'Église. Toutefois, nous qui portons ce trésor et ce feu nous ne sommes que de pauvres créatures: comment faire pour ne pas nous brûler, pour ne pas brûler ce trésor? Voilà la tâche de l'humilité. L'humilité est ce qui permet à cette grâce de Dieu de passer et de circuler à l'intérieur de l'Église et à l'intérieur de l'humanité, sans se disperser ou se contaminer. Dans la vie de l'Église, l'humilité est l'« isolant ». Pour progresser dans le domaine de l'électricité, l'isolant est extrêmement important et vital. En effet, plus haute est la tension et puissant le courant électrique qui passe dans un

fil, plus l'isolant doit être résistant pour empêcher le courant de se décharger à terre ou de provoquer des courts-circuits. Dans le domaine de l'électricité le progrès s'arrêterait s'il n'était accompagné d'un progrès correspondant dans la technique de l'isolant. L'humilité, dans la vie spirituelle, est le grand isolant qui empêche le courant divin de la grâce de se dissiper, ou, pire, de provoquer des flambées d'orgueil. Plus le courant de grâce qui traverse une personne à cause de sa sainteté ou de sa charge est fort, plus son humilité doit être résistante. « *Ce trésor nous le portons dans des vases d'argile - disait l'Apôtre en parlant du charisme de la prédication -, pour que cet excès de puissance soit de Dieu et ne vienne pas de nous* » (2 Co 4, 7). L'« argile » est ici l'isolant qui préserve et garde le trésor. Elle le préserve des deux dangers les plus fréquents auxquels les dons de Dieu sont exposés : la vanité et la rivalité. « *N'accordez rien à l'esprit de parti, rien à la vaine gloire - disait l'Apôtre dans le texte cité au commencement -, mais que chacun, par humilité, estime les autres supérieurs à soi* ». L'humilité apparaît comme l'exacte antidote de l'ambition, ou de la rivalité (*eritheia*), et de la vaine gloire (*kenodoxia*). Saint François d'Assise aimait à dire : « UNE PEINTURE REPRÉSENTANT NOTRE SEIGNEUR OU LA BIENHEUREUSE VIERGE LES HONORE ET NOUS RAPPELLE LEUR SOUVENIR; CEPENDANT, LE TABLEAU NE S'ATTRIBUE D'AUTRE MÉRITE QUE D'ÊTRE CE QU'IL EST : DU BOIS ET DE LA COULEUR. LE SERVITEUR DE DIEU EST COMME UNE PEINTURE : UNE CRÉATURE DE DIEU, PAR LAQUELLE DIEU EST HONORÉ À CAUSE DE SES BIENFAITS. IL NE DOIT DONC PAS S'ATTRIBUER À LUI-MÊME PLUS DE MÉRITE QUE NE LE FONT LE BOIS ET LA COULEUR. C'EST À DIEU SEUL QU'IL FAUT RENDRE HONNEUR ET GLOIRE, ET NE GARDER POUR SOI, TANT QUE L'ON VIT, QUE HONTE ET CONFUSION, CAR TANT QUE NOUS VIVONS, NOTRE CHAIR EST TOUJOURS OPPOSÉE À LA GRÂCE DE DIEU » (*Lég. de Pérouse*, 104). Dans une communauté il y a toujours des services plus en vue et enviables pour le vieil homme et des services humbles, que personne - à n'écouter que la chair - ne voudrait accomplir. Comment remédier à cet inconvénient ? L'humilité aide à ne pas avoir le goût des grandeurs, mais à se laisser « *attirer par ce qui est humble* » (cf. Rm 12, 16).

Il est donc facile de se rendre compte que l'humilité garde les charismes. Mais en quel sens peut-on dire aussi que **les charismes gardent l'humilité** ? Ne la mettent-ils pas plutôt en danger par le lustre et le pouvoir qu'ils confèrent. En effet rien n'ennoblit l'homme autant que le contact avec Dieu ; les plus hautes charges, les plus grands honneurs et talents au niveau humain ne sont rien en comparaison de ce qui a trait directement à Dieu et à son Esprit. Et pourtant, ce qui précisément peut sembler mettre en péril l'humilité et la sobriété du croyant, peut l'aider à être humble. En d'autres termes, nous trouvons dans les charismes une raison de plus, et très forte, d'être humbles. Voyons en quel sens. Saint Paul dit que nous « *possédons des dons différents* » et il énumère quelques-uns de ces dons ; avec le texte de Romains 12, nous sommes en présence d'une des nombreuses listes de charismes. Le fait que nous possédions des dons différents signifie que chacun de nous n'a pas tous les dons, que nous ne sommes pas tous apôtres, ni tous prophètes et ainsi de suite. La conséquence immédiate en est que chacun de nous n'est pas le tout, mais uniquement, toujours et radicalement une partie de ce tout.

La doctrine des charismes est un formidable motif d'humilité toujours placé devant nos yeux. En exerçant un ministère, précisément, en remplissant une charge, on s'aperçoit que, sans les autres, sans le reste du corps, nous ne serions rien. L'Apôtre le signale brièvement dans le texte de Romains 12, mais il développe plus longuement cette comparaison dans la première lettre aux Corinthiens (cf. 1 Co 12, 12-17). Dans le corps humain - explique-t-il - il y a plusieurs membres et chacun a sa fonction, et chacun dépend de l'autre. L'œil, par exemple est un membre très noble et combien précieux, mais il ne peut pas dire à la main : « *Je n'ai pas besoin de toi !* » Que serait un corps qui ne serait composé que d'yeux, sinon une monstruosité ? Donc l'œil, en lui-même et tout seul, n'est rien. Il a besoin des autres membres pour remplir sa fonction ; il a besoin d'un front qui le porte, d'une paupière qui le protège, d'un cerveau qui

interprète ses images ... Il a besoin des autres non seulement pour être utile à tout le corps, mais aussi pour être lui-même. De même pour la main, pour le pied, pour le cœur lui-même. Chacun de nous, dans le domaine spirituel, est comme une petite cellule qui mourrait aussitôt, si elle se séparait du reste du corps. Quelle merveilleuse invention de la sagesse de Dieu ! En donnant aux hommes ses dons, Dieu leur a donné, en même temps, une aide supplémentaire pour rester dans la vérité, pour être sobres. Nous pourrions dire que les charismes commencent par édifier l'humilité et ensuite, avec l'humilité, ils édifient l'Église. C'est donc en exerçant un charisme ou un ministère que l'on s'aperçoit combien nous dépendons radicalement des autres et comment sans eux, nous serions suspendus dans le vide. Ainsi, à tout instant, nous sommes ramenés à cette vérité de base : que Dieu seul est tout, que seule l'Église possède « la plénitude » (Ep 1, 23) de l'Esprit, tandis que chacun de nous n'est qu'une parcelle. Pour atteindre la plénitude, il nous faut passer par les autres. Ainsi l'autosuffisance est coupée à sa racine. Le charisme - dit saint Paul - est « une manifestation particulière de l'Esprit pour l'utilité commune » (1 Co 12, 7) ; c'est comme le « détail » dans un immense tableau. Dans l'Église il y a celui qui est compétent en droit canonique, tel autre en théologie, celui-ci dans le gouvernement, celui-là dans l'administration, un tel dans la culture, un tel dans les œuvres de miséricorde, dans la contemplation ... Facilement, on peut rester comme hypnotisé par l'objet de sa propre compétence, et finir par la considérer comme la seule chose vraiment importante dans l'Église. Il est parfois utile d'élargir son regard et de considérer son travail et son charisme dans le contexte de l'ensemble : de l'ensemble d'aujourd'hui et de l'ensemble des siècles. Aussitôt on retrouve la juste proportion, on se sent tout petit. C'est comme lorsqu'on monte en avion : tant que celui-ci demeure au sol, les bâtiments de l'aéroport nous paraissent très grands ; mais ensuite, à mesure que l'avion prend de l'altitude, nous les voyons devenir de plus en plus petits, jusqu'à disparaître. Ainsi, celui qui exerce l'autorité est

amené à reconnaître que l'autorité n'est pas tout ; il y a la doctrine, la prophétie, la contemplation, les œuvres de miséricorde. Celui qui a le don de la doctrine est amené à reconnaître que la doctrine, fût-elle sublime, n'est pas tout : il y a aussi l'autorité, la prophétie, la charité, et ainsi de suite. Le charisme tend à l'Église, avec le même dynamisme par lequel la partie tend au tout et la goutte d'eau tend à se réunir à d'autres gouttes d'eau.

En commentant ce point de la doctrine de saint Paul, saint Augustin fait une réflexion éclairante. À entendre énumérer tous ces charismes - dit-il - quelqu'un pourrait s'attrister d'en être exclu en pensant qu'il n'en possède aucun. « MAIS ATTENTION - poursuit le saint - SI TU AIMES, CE QUE TU POSSÈDES N'EST PAS NÉGLIGEABLE : SI TU AIMES L'UNITÉ, QUICONQUE EN ELLE POSSÈDE QUELQUE CHOSE LA POSSÈDE AUSSI POUR TOI. NE SOIS POINT ENVIEUX : TOUT CE QUE JE POSSÈDE T'APPARTIEN. JE NE VEUX MOI-MÊME NOURRIR AUCUN SENTIMENT DE JALOUSIE, CAR CE QUE TU POSSÈDES EST À MOI. LA MEURTRISSURE DE L'ENVIE SÉPARE, LA CHARITÉ MAINTIEN DANS L'UNITÉ. DANS LE CORPS, L'ŒIL SEUL VOIT ; MAIS EST-CE POUR LUI SEUL QU'IL VOIT ? IL VOIT AUSSI POUR LA MAIN, POUR LE PIED ET POUR LES AUTRES MEMBRES. CAR SI LE PIED RISQUE DE BUTER SUR QUELQUE CHOSE, L'ŒIL NE S'EN DÉTOURNE PAS ET NE MANQUE PAS DE LE PRÉVENIR. DE MÊME SEULE LA MAIN TRAVAILLE DANS LE CORPS ; MAIS TRAVAILLE-T-ELLE POUR ELLE SEULE ? ELLE TRAVAILLE AUSSI POUR L'ŒIL ; CAR SI QUELQU'UN VEUT FRAPPER NON LA MAIN MAIS LE VISAGE, LA MAIN DIRA-T-ELLE : « JE NE BOUGE PAS, CAR CE COUP N'EST PAS POUR MOI » ? LE PIED AUSSI SERT TOUT LE CORPS PAR LA MARCHÉ. ET, ALORS QUE TOUS LES AUTRES MEMBRES SE TAISENT, LA LANGUE PARLE POUR TOUS. NOUS COMMUNIONS DONC À L'ESPRIT SAINT SI NOUS AIMONS L'ÉGLISE, ET NOUS L'AIMONS SI NOUS NOUS TENONS EN SON UNITÉ DANS LA CHARITÉ. CAR, APRÈS AVOIR PARLÉ DES DONS VARIÉS DISTRIBUÉS AUX HOMMES COMME LES FONCTIONS LE SONT AUX MEMBRES DU CORPS, L'APÔTRE AJOUTE : « ET JE VAIS ENCORE VOUS MONTRER UNE VOIE QUI LES DÉPASSE TOUTES » (1 Co 12, 31), ET IL COMMENCE À PARLER DE LA CHARITÉ » (saint Augustin, *In Ioh.* 32, 8).

Voici dévoilé le secret de la charité, qui est aussi le secret de l'humilité, ce par quoi elle est « *la voie la meilleure de toutes* » : elle me fait aimer l'unité - c'est-à-dire concrètement l'Église, ou la communauté où je vis - et, dans l'unité, tous les charismes pas seulement quelques-uns - sont « à moi ». Mais il y a plus. Si tu aimes l'unité plus que je ne l'aime moi-même, le charisme que je possède est plus à toi qu'à moi. Supposons que j'aie le charisme d'évangéliste, c'est-à-dire d'annoncer l'Évangile; je peux m'y complaire ou m'en vanter (hypothèse qui est loin d'être abstraite!) et je deviens alors « *une cymbale retentissante* » (1 Co 13, 1); mon charisme « *ne me sert de rien* », m'avertit l'Apôtre, tandis qu'à toi qui m'écoutes, il n'en est pas moins utile, malgré mon péché. Par l'humilité-charité, tu possèdes sans danger ce qu'un autre possède avec danger. L'humilité-charité multiplie les charismes; du charisme d'un seul elle fait le charisme de tous. Mais afin que ceci se réalise, il faut, comme disait Augustin « bannir l'envie », c'est-à-dire mourir à son propre « moi » individualiste et égoïste qui cherche sa propre gloire, et à sa place, assumer le grand, l'immense « Moi » du Christ et de son Église. Une fois de plus, il faut vivre, non « pour soi-même », mais « pour le Seigneur ».

Nous avons terminé notre premier enseignement sur l'humilité par le psaume 131 qui parle de la paix de l'humble, avec l'image du petit enfant serré dans les bras de sa mère. Nous terminons ce second par une autre parole qui, elle aussi, nous parle de paix et de soulagement: « *Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur - dit le Seigneur - et vous trouverez soulagement pour vos âmes.* »

R. Cantalamessa
La Vie dans la Seigneurie du Christ
Ed. du Cerf, 1990.